

gny en traversant le Raz Blanchard, et franchit tribord amures le cap de la Hogue.

Il avait devant lui la grande mer et l'inconnu.

Le sieur de Blainville faisait les cent pas sur le pont.

Il était enchanté, le capitaine ; son navire tenait à la mer à merveille, nageant comme un cygne, volant comme une mouette.

Des cris mêlé d'éclats de rire attirèrent tout à coup son attention.

Ce brouhaha partait de la batterie.

A bord, le capitaine de Blainville n'était pas tendre. Il allait demander d'une voix dure ce qui motivait ce tumulte, lorsqu'il s'arrêta subitement et poussa un cri de surprise.

Le lecteur l'a deviné.

La cause de ce brouhaha, de cet indescriptible tumulte, c'était Guy de Briac que l'on venait de découvrir à fond de cale, tapi entre deux tonnes de goudron.

Ainsi qu'il l'avait annoncé et prévu, son oncle, le chevalier, avait refusé son autorisation dès que le jeune homme avait prononcé le mot d'embarquement, surtout avec le sieur de Blainville.

Mais la vie que ses proches lui faisaient à Lande-Courte était devenue insoutenable. Le revêche visage d'Isoline lui inspirait une répulsion invincible, tout autant que les doigts noueux de sa tante qui s'abattaient fréquemment sur lui.

Et alors il avait résolu de désertir la maison familiale.

D'abord la mer l'attirait comme un aimant. Ensuite, là où il était, il se trouvait trop malheureux.

Et, à la nuit tombante, alors que l'*Argus* était à l'ancre il s'était faulfilé dans dans un chaland tout chargé de barriques de vin et d'eau-de-vie.

Par une écouteille il se glissait dans la cale. Pour ne point mourir de faim, il portait dans une petite gibecière, pendue à son côté, quelques galettes de biscuit et une gourde.

Et c'est ainsi que, durant trois jours, il vécut, pesant sur sa faim et ménageant ses pauvres provisions.

Le hasard avait voulu que le brick l'*Argus* roulant un peu, on avait décidé d'amariner de nouveau son lest. Et en touchant aux deux barriques de goudron, on avait mis à nu la cachette du pauvre Guy.

—Qu'est ce que c'était que ce gamin ? Que faisait-il là ?

Aux cris des caliers, une partie de l'équipage accourait.

—Touchez pas ! avait crié Guy de Briac mettant son poignard au clair en se campant, la jambe en avant, le corps replié, avec une garde fière et solide. Touchez pas ! ça pique !

Et les matelots de rire ! tant le jeune gars semblait sûr de son fait et ne paraissait nullement troublé !

L'un des caliers, cependant, n'entendant point avoir le dernier mot, s'était avancé, malgré tout, et il recevait, détachée de main de maître, une jolie balafre qui lui zébrait la figure.

Alors, on s'était rué sur Guy, qui s'était mis à frapper d'estoc et de taille.

C'est alors que le capitaine de Blainville était intervenu.

En entendant sa voix qui lui arrivait par le grand panneau, Guy de Briac, avec l'agilité d'un singe, avait bondi par-dessus ses adversaires, et, en trois enjambées, gravissant l'échelle rapide, il arrivait auprès du sieur de Blainville. Celui-ci, à son aspect, fut tellement estomaqué, qu'il laissa tomber sur le pont son immuable pipe, laquelle se brisa en mille miettes, et poussa un fort cri de surprise, accompagné, comme bien on pense, d'un violent juron.

Les matelots couraient après le jeune homme et voulaient s'en emparer. Blainville étendit la main, et commanda ; " stop. "

Les hommes s'arrêtèrent, mais l'équipage, qui s'étaient ameuté, poussa un grognement formidable !

—Le premier qui bouge, fit Blainville, en armant un pistolet, je le brûle et il servira à amorcer les marsouins.

Puis, s'adressant à l'adolescent :

—Tu as donc eu le dernier mot, mon petit Guy, tu as voulu t'embarquer quand même, c'est bon, c'est bon. Tu mangeras de la vache enragée, mon garçon ; tu verras si la cuisine de l'*Argus* vaut celle de dame Isoline.

Et ce fut tout pour l'instant. Au fond, le sieur de Blainville ne demandait qu'un prétexte pour garder Guy. La chose semblait donc tout arrangée, lorsque l'homme qui avait reçu une estafilade monta sur le pont.

Sa blessure lui cuisait dur. Il était allé trouver le maître-coq qui lui avait dit de bassiner sa plaie avec de l'eau de-vie. Le blessé avait mieux trouvé de se gargariser avec le liniment alcoolique, de telle sorte qu'il arrivait après trois ou quatre libations opérées coup sur coup, singulièrement surexcité.

Et sans s'arrêter à l'aspect du capitaine, sans tenir compte de sa présence il s'avança, et mettant la main sur l'épaule de Guy :

—Ah ! fit-il avec un rire féroce, voilà le petit serpent qui m'a touché, je veux le pendre moi-même au bout de la grande vergue.

Le sieur de Blainville connaissait son équipage ; ce que c'était en réalité ? Une jolie réunion de bandits.

L'homme qui osait ainsi élever la voix devant lui se nommait Pontac. C'était un provençal, méchant, hableur, féroce ; son sang coulait de son oreille gauche à sa joue, inondant son épaule.

—Allez ! Zou ! petit ! fit il en mettant la main sur l'épaule de Guy, nous allons tirer la langue.

—Oui ! oui ! clama l'équipage ; il a blessé Pontac, il faut le pendre.

—Où ! là ! mes agneaux, commanda de Blainville, comme vous y a'lez ! Pendre ce mignon-là qui est venu chercher asile ici. M'est avis que la chose nous porterait malheur. Donnez-leur à chacun un sabre d'abordage ; tout jeune qu'il est, vous verrez que Guy de Briac saura s'en servir.

Cette proposition fut accueillie avec des éclats de rire et des bravos.

Pontac était un gars solide et agile, évidemment il allait hacher son minuscule adversaire comme chair à pâté.

Et sur l'ordre du sieur de Blainville, on donna à chacun d'eux un sabre d'abordage. Arme terrible, lame courte, large, à poignée de cuir protégée par un solide garde-main.

Guy, en s'emparant de son arme, était devenu subitement très pâle, puis très rouge.

En la faisant siffler autour de sa tête, en exécutant un moulinet enragé, il prit place, tandis que les matelots, surpris, s'écartaient précipitamment pour ne pas être touchés.

Pontac, après hésitations, avait fini par se mettre sur la défensive.

Il prenait à la fois tous les saints, les démons et les diables, que ce n'était pas sa faute, mais qu'il était dans la nécessité de couper en deux ce " petit vipériau ".

Le vipériau ne paraissait pas disposé le moins du monde à se laisser couper en deux.

S'il n'était pas grand clerc, à cette époque, dans l'art des lettres, il savait manier aussi bien une épée qu'un espadon.

Pontac, dès les premières passes, dut s'en apercevoir.

Il voulait jouer avec son adversaire, et le petit Guy voltigeait autour de lui, comme une mouche insaisissable et affolante.

Pontac avait reçu deux nouvelles blessures, l'une à l'oreille droite qui pendait, presque complètement détachée.

L'équipage prenait maintenant parti pour l'enfant et criait : " Hardi ! bravo ! le vipériau ! "

Ecumant de rage, Pontac voulut en finir et poussa un formidable coup de pointe au petit, mais celui-ci l'esquiva, grâce à un saut de côté ; et, bondissant comme un chat-tigre, il saisit son sabre à deux mains et l'arme s'abattit sur la tête de Pontac qu'elle partagea en deux.

Tout de son long, l'homme tomba en répandant son sang et sa cervelle sur le pont.

—Jetez-moi ça à la mer, ordonna le capitaine de Blainville, et toi, Guy, tu fais partie de l'équipage de l'*Argus*, mais... gouverne droit...

La recommandation était inutile, Guy de Briac était trop heureux et trop fier de se trouver à bord d'un corsaire, de faire partie de son équipage, d'être un homme enfin !

Avons-nous besoin de le dire, la pêche à la morue du capitaine était une frime. Il s'en allait, tout simplement, croiser sur les côtes d'Angleterre, où il fit sans coup férir plusieurs riches captures.

Ce n'était rien encore, les navires surpris étaient des navires de commerce, et, à la première sommation, amenaient leur pavillon sans se défendre. A bord de chacun d'eux, on mettait une douzaine d'hommes, commandés par un maître, et la prise ralliait aussitôt Saint-Gervais.

La plus importante de ces captures fut un brick de la Jamaïque, le *Stuy*, expédié de Kingston pour Londres, avec une cargaison de sucre, de café, de cacao et autres productions coloniales.

Le *Stuy*, ayant été fort maltraité dans son grément pendant la traversée, s'était vu contraint par la grosse mer et les vents, de prendre le mouillage sous l'île de Roeken ; il attendait là, depuis deux jours, un temps favorable pour poursuivre sa route.

Le sieur de Blainville avait aperçu le brick au mouillage, grâce à sa longue vue, et ainsi qu'il le disait lui-même dans son langage imagé, le *Stuy* le faisait loucher. Mais il venait d'enlever, avec une audace inouïe, un navire de Weymouth dans la rade de Saint-Hélène et deux barques de Southampton sur la côte de l'île de Wight ; la garde et le renvoi de ces prises et de plusieurs autres encore avaient diminué notablement son équipage. Il ne lui restait même pas le nombre d'hommes nécessaires pour servir son artillerie.

L'*Argus*, en face du mouillage de l'île Roeken, avait tiré deux bordées. Il faisait un temps superbe, le soleil, à l'horizon, se couchait dans un flot de pourpre, par une jolie brise du nord et l'*Argus* filait gentiment ses dix nœuds, avec sa brigantine et son grand hunier au bas ris.

Blainville se promenait sur le pont en jurant comme un païen.

Le capitaine reconnaissait l'impossibilité d'amariner un navire de cette force.